

Mme Scott, pendant ce temps, causait avec le curé, et Jean, tout en répondant aux questions des enfants, regardait Mme Scott. Elle avait une robe de mousseline blanche, mais la mousseline disparaissait sous une véritable avalanche de petits volants de valenciennes. Comme parure, une rose rouge fixée dans les cheveux par une agrafe de diamants, rien de plus.

Mme Scott s'aperçut tout à coup que Jean était occupé militairement par ses deux enfants :

Oh ! comme je vous demande pardon, monsieur !... Harry !... Bella !

—Je vous en prie, madame, laissez-les-moi.

—Et comme je suis contrariée de vous faire dîner si tard ! Ma sœur n'est pas encore descendue. Ah ! la voici.

Bettina fit son entrée. La même robe de mousseline blanche, le même petit fouillis de dentelles, la même rose rouge, la même grâce, la même beauté, et le même accueil riant, aimable, ouvert.

—Je suis votre servante, monsieur le curé. M'avez-vous pardonné mon horrible indiscretion de l'autre jour !

Puis, se tournant vers Jean et lui tendant la main :

—Bonjour, monsieur... monsieur... Bon ! voilà que je ne rappelle plus votre nom... et cependant il me semble que nous sommes déjà de vieux amis... Monsieur ?...

—Jean Reynaud.

—Jean Reynaud... c'est cela. Bonjour, monsieur Reynaud !... mais je vous en prévins loyalement, quand nous serons tout à fait de vieux amis, dans une huitaine de jours, je vous appellerai monsieur Jean... C'est un joli nom, Jean. On annonça le dîner. Les gouvernantes vinrent chercher les enfants. Mme Scott prit le bras du curé, Bettina le bras de Jean... Jusqu'au moment de l'apparition de Bettina, Jean s'était dit : "La plus jolie, c'est Mme Scott !" Quand il vit la petite main de Bettina se glisser sous son bras et quand elle tourna vers lui son délicieux visage, il se dit : "La plus jolie, c'est miss Percival !" Mais il retomba dans ses perplexités quand il fut assis entre les deux sœurs. S'il regardait à droite, c'est ce que c'est là qu'il se sentait menacé de devenir amoureux... et s'il regardait à gauche, le danger se déplaçait tout aussitôt et passait à gauche.

La conversation s'engagea, facile, animée, confiante... Les deux sœurs étaient ravies. Elles avaient déjà fait une promenade à pied, dans le parc. Elles se promettaient de faire, le lendemain, une longue promenade à cheval, dans la forêt. Monter à cheval, c'était leur passion, leur folie ! Et c'était aussi la passion de Jean, si bien qu'au bout d'un quart d'heure, on le priait d'être de cette promenade du lendemain. Il acceptait avec joie. Personne, mieux que lui, ne connaissait les environs : c'était son pays. Il serait si heureux de leur en faire les honneurs et de leur montrer une foule de petits endroits ravissants que jamais, sans lui, elles ne sauraient découvrir !

—Vous montez tous les jours à cheval ? lui demanda Bettina.

—Tous les jours et généralement deux fois. Le matin pour mon service et le soir pour mon plaisir.

—De bonne heure le matin ?

—A cinq heures et demie...

—A cinq heures et demie, tous les matins ?

—Oui, le dimanche excepté.

—Alors, vous vous levez ?...

—A quatre heures et demie.

—Et il fait jour ?

—Oh ! en ce moment, grand jour.

—Se lever tous les jours à quatre heures et demie, c'est admirable... Nous finissons notre journée, bien souvent, à l'heure où vous commencez. Et vous l'aimez, votre métier ?

—Beaucoup, mademoiselle. Cela est si bon d'avoir son existence toute droite devant soi, avec des devoirs bien nets et bien définis !

—Cependant, dit Mme Scott, ne pas être son maître,

avoir toujours à obéir !...

—C'est là peut-être ce que j'aime le mieux. Il n'y a rien de plus facile que d'obéir... et puis, apprendre à obéir, c'est la seule façon de commander.

—Ah ! ce que vous dites-là, comme cela doit être vrai !

—Oui, sans doute, continua le curé, mais ce qu'il ne vous dit pas, c'est qu'il est l'officier le plus distingué de son régiment, c'est que...

—Mon parrain, je vous en prie...

Le curé, malgré la résistance de Jean, allait se lancer dans le panégyrique de son filleul, quand Bettina, intervenant :

—C'est inutile, monsieur le curé, ne dites rien... Tout ce que vous diriez, nous le savons. Nous avons eu l'indiscrétion de prendre des renseignements sur monsieur... Oh ! j'ai failli dire monsieur Jean... sur monsieur Reynaud... Eh bien ! ils ont été admirables, les renseignements !

—Je serais curieux de savoir, dit Jean.

Rien... rien, vous ne saurez rien. Je ne veux pas vous faire rougir, et vous seriez obligé de rougir.

Puis se tournant vers le curé :

—Mais sur vous aussi, monsieur le curé, nous avons eu des renseignements. Il paraît que vous êtes un saint...

—Oh ! quant à cela, c'est bien vrai, s'écria Jean.

Ce fut le curé, cette fois, qui coupa court à l'éloquence de Jean. Le dîner était sur le point de finir. Ce dîner, le vieux prêtre ne l'avait pas traversé sans bien des émotions. A plusieurs reprises, on lui avait présenté des constructions savantes et compliquées, sur lesquelles il n'avait osé porter qu'une main tremblante ; il avait peur de tout voir s'écrouler : les châteaux branlants de gelée, les pyramides de truffes, les forteresses de crème, les bastions de pâtisseries, les rochers de glace. L'abbé Constantin dina, d'ailleurs de grand appétit.

Le café était servi sur la terrasse, devant le château ; on entendait au loin le son un peu fêlé de la vieille horloge du village qui sonnait neuf heures. Les prés et les bois s'endormaient. Le parc ne gardait plus que de longues lignes indécises et ondulantes. La lune, lentement, émergeait de la cime des grands arbres.

Bettina prit sur la table une boîte de cigares.

—Fumez-vous ? dit-elle à Jean.

—Oui, mademoiselle.

—Prenez alors, monsieur Jean... Tant pis, je l'ai dit... Prenez... Mais non... écoutez d'abord.

Et, parlant à demi-voix, tout en lui présentant la boîte de cigares :

—Il fait nuit, maintenant, vous pourrez rougir tout à votre aise. Je vais vous dire ce que je ne vous ai pas dit tout à l'heure, à table. Un vieux notaire de Souvigny, qui a été votre tuteur, est venu voir ma sœur à Paris pour le paiement du château. Il nous a raconté ce que vous avez fait, après la mort de votre père, quand vous n'étiez qu'un enfant, ce que vous avez fait pour cette pauvre mère et pour cette pauvre fille. Nous avons été très attendries de cela, ma sœur et moi.

—Oui, monsieur, continua Mme Scott, et c'est pour cela que nous vous avons reçu aujourd'hui avec un tel plaisir. Nous n'aurions pas fait à tout le monde le même accueil, vous pouvez en être persuadé. Eh bien ! prenez votre cigare, maintenant ; ma sœur est là qui attend.

Jean ne trouva pas une parole à répondre. Bettina était là, plantée devant lui, avec la boîte de cigares dans ses deux mains, les yeux fixés franchement sur le visage de Jean. Elle goûtait ce plaisir réel et très vif qui peut se traduire par cette phrase :

—Il me semble que je regarde un brave garçon.

—Et maintenant, dit Mme Scott, asseyons-nous là, devant cette nuit charmante. Prenez votre café... Fumez...

LUDOVIC HALEVY.

(A suivre)